L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 16 SEPTEMBRE 1884. 58ème Année.

Dufour, Bonnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI 16 SEPTEMBRE 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons.)	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois (Renferme deux feuilletons.)	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres cotes, souliers et brodequins.

Le parti démocrate et la question du tarif.

Si habitué que l'on soit à la persistance que le parti républicain a toujours apportée dans la poursuite de ses desseins—persistance qui, jointe à son peu de scrupule dans le choix des moyens à puissamment contribué à ses succès, on ne peut se défendre d'un certain étonnement, devant son opiniâtreté à mettre et remettre, sans cesse, sur le tapis, la question du tarif.

Il faut, pour comprendre une pareille obstination, connaître son passé, les fautes qu'il a commises, les abus dont il s'est rendu coupable. Il faut savoir, enfin, qu'il ne reste à son actif que la protection accordée aux industries nationales, qui lui doivent, en effet, leur prospérité. Il est donc tout naturel qu'à la veille du naufrage dont il est menacé, il s'accroche désespérément à cette unique planche de salut, à ce tarif, la première et la dernière de ses œuvres méritoires.

Une circonstance particulière le détermine surtout à exploiter à outrance ces antécédents protectionnistes. Une section considérable de l'Union, le Sud, jadis simplement agricole, s'est faite industrielle, et, comme telle, réclame, à son tour, les bénéfices du tarif. Excellente aubaine, dont les républicains, qui ne sont pas gens à laisser échapper une bonne occasion, se hâtent de profiter. Jamais moment n'a été si propice à l'accomplissement de leurs desseins. S'ils pouvaient arracher, sinon tout entier, au moins en partie, le Sud au parti démocrate, qui leur fait une guerre terrible, avec quelle joie ils raccommoderaient, chez lui, le nouvelles reprises dont ils ont si grand besoin ! Avec quel empressement ils ravitailleraient leurs troupes diminuées en nombre, démoralisées, hésitantes, prêtes à lâcher pied ! La Démocratie, n'a-t-elle pas toujours entretenu de nombreuses intelligences dans le camp libre-échangiste ? Ne compte-t-elle pas encore, dans son sein, des retardataires disposés à sacrifier à leur système les industries du pays ? Quelques-uns de ces derniers n'ont-ils même pas, dernièrement, commis des imprudences qui ont failli perdre le parti ? Aussi, avec quelle ardeur, avec quelle habileté ils s'efforcent de représenter leurs adversaires comme des ennemis du travail national, au Sud comme au Nord ?

Il en faut convenir—l'argument est spécieux ; l'arme est maniée avec adresse, et la campagne a été conduite avec tant d'entente, tant de ruse, tant d'entrain, que l'on a pu, un instant, voir quelques hésitations, parmi nous. Mais là se sont arrêtés les succès du républicanisme. Avant de changer de drapeau, les Etats du Sud se sont recueillis, ils ont réfléchi ; ils ont interrogé le passé ; ils se sont demandé où étaient les forces du parti républicain, sur quels éléments il s'appuyait. Quand ce dernier a résolu, il y a près d'un quart de siècle, de fonder, de développer les grandes industries nationales, il était en guerre avec nous ; l'Union ne se composait, pour ainsi dire, que du Nord, et c'est, en effet pour le Nord seul qu'il a voté son tarif. Il était loin de sa pensée que nous désirerions en profiter. De là, ses relations nombreuses, intimes, cordiales avec les industriels, les spéculateurs, les capitalistes de cette section. Au fond, c'était un protectionniste nordiste, que l'on créait ; il s'établissait alors entre le républicanisme et le monde des affaires dont nous venons de parler une solidarité dont nous étions exclus. Nous nous serions fait la moindre illusion à cet égard que, plus tard, quand nous avons demandé pour nous les privilèges dont jouissait le Nord, on nous eût ramené au sentiment de la réalité. Qu'est-ce donc que le traité avec les Sandwich ? Qu'est-ce que le traité de réciprocité avec le Mexique, si ce n'est autant de complaisances envers les spéculateurs, les raffineurs, les capitalistes de New York, de la Nouvelle-Angleterre, de l'Ouest, à nos dépens et malgré nos protestations ?

En réalité, on ne comprend pas l'existence du républicanisme sans une alliance étroite avec ces spéculateurs, ces industriels ; c'est sur eux qu'il s'appuie, c'est d'eux qu'il tire sa puissance. Bon gré mal gré, il les protègera toujours plus que nous. En faisant cause commune avec lui, nous commettrions une lourde faute ; nous nous exposerions à plus d'un mécompte ; il n'a recours à nous que par besoin, pour que nous lui donnions l'appoint qui lui manque, pour continuer sa traditionnelle politique nordiste. Cette conclusion nous semble résulter des faits et des antécédents du parti.

Il en est tout autrement de la démocratie. Nous ne nions pas son influence, toujours grandissante, au Nord ; mais c'est surtout sur nous que repose sa puissance. Enlevons lui nos voix, la voilà nécessairement en minorité, et c'est précisément ce qui démontre la folie des tentatives de MM. Morrison et Carlisle, lesquels, en proclamant le libre échange, exposaient le parti qu'ils défendaient à des défections désastreuses pour lui ; ils faisaient beaucoup plus les affaires de leurs adversaires que celles de leurs amis, et leur échec au Congrès est, pour le républicanisme, un coup dont il aura de la peine à se relever. Le parti que nous servons est, au contraire, obligé de compter avec nous ; de bonne volonté ou de force, il lui faut ne pas heurter nos intérêts, contrarier nos idées, rejeter nos demandes ; il se fera des ennemis des habitants d'une section sans l'appui de laquelle il lui est interdit de songer à arriver au pouvoir. Ce sont là des garanties que ne peut nous donner le républicanisme.

Le programme de nos adversaires est excellent, nous dit-on, irréprochable ; celui de la démocratie ne l'est-il donc pas ? Les termes en sont peut-être moins pompeux, visant moins à l'effet, mais ils sont plus nets et plus clairs ; il assure le maintien des industries nationales et toute la phraséologie de celui du républicanisme n'en promet pas davantage. De plus, en réclamant l'abolition du revenu intérieur, il met nécessairement tout le budget des recettes à la charge des douanes, ce qui est, pour nous, une nouvelle garantie que les soutiens de M. Blaine n'ont pas eu l'idée de nous donner.

M. EDWARD J. GAY, l'un des plus grands planteurs sucriers de la Louisiane, accepte la candidature que lui ont offerte unanimement les démocrates de notre troisième district congressionnel.

Il approuve l'énoncé de principes de la Convention de Chicago et croit que les intérêts de l'Etat seraient mieux protégés par l'élection de MM. Cleveland et Hendricks que par celle de MM. Blaine et Logan. De plus la manière dont M. Cleveland s'est acquitté de ses devoirs est une garantie d'une administration incorruptible.

M. Gay est en faveur d'une plus forte allocation nationale pour l'amélioration du cours du Mississippi et la protection des terres d'alluvion ; en faveur de l'abolition de la taxe du revenu intérieur ; en faveur de la protection la plus large aux industries américaines.

M. Kellogg, en qui les planteurs sucriers de la Louisiane ont eu un constant et habile défenseur de leurs intérêts à Washington, trouvera en M. Gay un formidable adversaire—peut être le plus formidable qui pût lui être opposé.

Excelsior ! - Si le vieil adage "l'imitation est la plus sincère flatterie" est vrai, l'eau de Fleurs de Murray et Lanman est une des productions les mieux qui ont été le plus flattées. On voit tous les jours le public sollicité par de tristes contrefaçons du "Florida Water," mais ce n'est rarement que ne semblent avoir d'autre but que de mettre en relief la remarquable valeur de l'article authentique. Pour distinguer celui-ci des contrefaçons, regardez à la marque de fabrique, une étiquette blanche étroite portant la signature de Lanman & Kemp, New York, seuls propriétaires.

Lisez, démocrates, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre faite par cet excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D. C. Ne pas laisser échapper cette occasion de se mettre en relief la remarquable valeur de l'article authentique. Pour distinguer celui-ci des contrefaçons, regardez à la marque de fabrique, une étiquette blanche étroite portant la signature de Lanman & Kemp, New York, seuls propriétaires.

LOUISIANE.

Le *Louisiana Sugar Bowl*, Nouvelle-Ibérie, du 11 septembre :

Nous apprenons avec plaisir que les pluies récentes, dans les différentes parties de la Louisiane, ont amené une grande amélioration dans les champs de cannes. La plante jaunie, étiolée, a repris sa couleur verte, et, si les gelées blanches ne sont pas trop hâtives, nous pourrons avoir, vers le premier novembre, des cannes d'une belle dimension et arrivées à un complet état de maturité.

On ramasse le maïs, on l'emmagasine dans les greniers. Il est de bien meilleure qualité qu'on ne le croyait.

Les riziers ont eu un temps magnifique pour faire leur moisson. Il n'y aura aucune perte. Cette heureuse circonstance compensera, jusqu'à un certain point, le déficit causé par la sécheresse.

Quant au coton, il arrive rapidement à maturité, et tous ceux qui sont en état de travailler, hommes, femmes, enfants, blancs et personnes de couleur, sont occupés à la cueillette. Il mûrit beaucoup plus vite qu'on ne peut le récolter. La plante est petite et a beaucoup de grabots qui ne sont pas mûrs.

Si la gelée n'arrive pas trop vite, tout ce qui est en retard, aura le temps d'arriver à point et augmentera considérablement la récolte.

—M. Dennis Long, de Lonisville, Kentucky, à qui appartient la propriété Bernaud, qui a 2000 acres de terre, s'est décidé à y faire l'élevage. Il possède déjà plusieurs centaines de têtes de bétail ; il fait venir, de sa ferme de Kentucky des animaux d'excellente race. M. Keyes qui dirige cette ferme, va aller des bestiaux du pays, qu'il vent améliorer par le croisement ; c'est la précisément ce dont a besoin la Louisiane.

—La récolte de riz est achevée ; celle du coton est commencée.

—Sur l'habitation Henry Hadley, Bayou Manchac, on remarque un immense magnolier double, ayant deux troncs, d'où s'échappent une multitude de branches chargées de fleurs. Ces deux troncs, formant une énorme voûte garnie de magnolias, font à l'œil un effet magnifique.

—M. J. O. Beauchamp, sur le chemin de Port Hudson, a 400 acres de coton et 300 de maïs.

—Sur l'habitation Cedar Grove, il y a 300 acres de coton et 100 de maïs.

—M. J. A. Hyce a 400 acres de coton —40 sont en retard—200 de maïs, 15 têtes de bétail et 75 moutons. Sur 100 acres, 500 sont susceptibles de sulfure. M. Hyce est l'agent de deux autres plantations et cultive, en tout, 1500 acres en coton et autant en maïs.

—L'habitation Moss Side, à M. W. B. Loudon, a 250 acres de coton, 90 de maïs.

—M. R. T. Young a 15 habitations de maïs et de coton dans les paroisses East Baton Rouge et East Feliciana ; il sème beaucoup d'avoine.

—Un nouveau bureau de poste va être établi au magasin Plain, tenu par M. Simon Miller.

—M. Thos L. Nulls a 125 acres de coton, 75 de maïs, 4 d'avoine.

—La propriété Alishoo a 150 acres de coton, 50 de maïs, 70 têtes de Durham ; on y élève les chevaux.

—Mme Marguerite Heath, qui s'est fait si favorablement connaître du temps de la confédération et au siège de Port Hudson, tient un magasin de mode aux Plaines, et son mari, M. Wm. Heath, est un ingénieur qui fait en même temps le commerce.

—Le Dr A. L. East a 50 acres de coton, 30 de maïs, 5 d'avoine. Toute cette région est admirablement propre à l'élevage. Il y a là d'excellentes puits, de 75 à 80 pieds de profondeur, qui donnent une eau claire comme le crystal de roche.

—Sur la propriété Egypte, il y a 250 acres de coton, 80 de maïs.

—La propriété Smith, 150 acre de coton, 60 de maïs.

—M. Ch. Taylor, 75 acres de coton, 15 de maïs. Des tenanciers y cultivent 200 acres et y élèvent les animaux, ils ont 75 têtes de bétail et 60 moutons.

—M. D. M. Jones, 25 acres de coton, 16 de maïs.

—M. Lewis Brunfield, 8 acres de coton, 12 de maïs, a perdu de très beaux chevaux.

—Greenwood, à M. H. Jelks, 250 acres de coton, 150 de maïs, 6 de sorgho.

—MM. W. S. Slaughter frères espèrent faire, cette année, une récolte de 500 balles de coton.

—Habitation Alexander, a 150 acres de coton, 75 de maïs, de nombreuses volailles.

—M. Thos E. Genert se construit maintenant une vaste usine centrale à Baton Rouge. Elle s'appellera *Baton Rouge Standard Sugar Refinery*.

—Le Dr J. W. Dupree a 20 acres de plant de cannes, 40 de souches, 40 de maïs, 500 têtes de bétail, un magnifique étalon Rochester, et 60 chèvres Angora d'un très bon rapport.

—M. L. W. Peebles, 95 acres de coton, 40 de maïs, et fait du sorgho.

Le *South*, paroisse Iberville, du 13 septembre :

Nous avons en ce moment beaucoup de fièvres dans notre localité.

—Qu'est-il advenu des excellents citoyens qui voulaient, il y a quelques mois, nous construire un quai ? Voici le moment de se mettre au travail. C'est encore le meilleur placement que l'on trouve ici pour son argent. Nos fonctionnaires, quand ils ont été nommés, avaient fait la promesse de ce quai. A l'œuvre donc, messieurs.

—Une vague de notre connaissance, qui habite la paroisse et a perdu son mari, l'an dernier, nous annonce qu'elle fera 25 balles de coton ; ses dépenses seront de $350. Elle élève de la volaille, fait du beurre, a un bon jardin et n'a presque rien à acheter. Si elle vend son coton $45 la balle, son revenu sera de $775. Il est vrai qu'elle a des enfants, mais combien de veuves dans la même situation, avec des enfants de 18 ans, peuvent se vanter de faire tous les ans, un bénéfice net de $775.

Le *Markaville Bulletin*, paroisse Avoyelles, du 13 sept mbre :

—La rivière baisse toujours ; la navigation est maintenant suspendue. Aucun bateau n'a paru, dans notre localité, cette semaine ; tout le fret nous est arrivé par chemin de fer.

—La suspension de la navigation sur la Rivière Rouge occasionne des pertes graves aux propriétaires, aux marchands et, en général, à la communauté ; cependant le gouvernement a voté de fortes sommes pour maintenir le chenal de notre rivière ouvert, jusqu'à son embouchure dans le Mississippi.

Le *Meschacébé*, paroisse St-Jean-Baptiste, Louisiane, du 13 septembre :

St-Jean-Baptiste, 1er septembre 1884.

A l'Honorable O. B. Steel,
Auditeur d'État, Baton-Rouge.

Cher Monsieur — Comme président du jury de police de la paroisse St-Jean-Baptiste, je vous présente ci-joint mon rapport annuel sur la condition financière de ladite paroisse.

Pour l'année finissant le 1er septembre 1884 les dépenses de notre administration paroissiale ont été satisfaites par le prélèvement d'une taxe paroissiale de 11 mills, y compris celle des écoles, et cette taxe a été suffisante pour tous les objets généraux.

La paroisse n'a aucune dette résultant d'administration antérieure, et notre liste de délinquants sur les taxes arriérées n'offre qu'un déficit de $150, mais il y a toute probabilité que ce montant sera collecté.

Notre assessement pour l'année courante s'élève au montant total de $1,529,411,75, ce qui fait une augmentation de $19,911,75 sur celui de 1883.

Cette augmentation d'assessement n'est pas cependant produite par les terres de la paroisse, parce que le jury, comme bureau de revision, n'a pas jugé lors de sa discrétion de réduire l'assessement sur les terres inondées par la crevasse Davis.

L'assessement total des terres de la paroisse pour l'année 1884 s'élève à $1,275,524,75, ce qui constitue une diminution de $6 075 sur l'assessement des terres pour 1883. Cela ne signifie pas qu'il y a un abaissement égal sur toutes les terres de la paroisse, parce que la réduction a été limitée aux terres inondées de la rive droite, et cette réduction a été partiellement compensée par une augmentation de l'évaluation des terres de la rive gauche et par l'addition de l'assessement du chemin de fer de la Vallée du Mississippi, qui n'avait pas été assessé en 1883.

Notre taxe de paroisse pour toutes nécessités pour l'année actuelle, y compris celle des écoles, est de 8 mills sur la piastre.

Très respectueusement soumis.

L. DEPOORTER,
Président du Jury de Police.

—Il a été résolu, par le jury de police, que M. Ombre, conjointement avec M. Berthelot, syndic et inspecteur des routes et levées du premier ward, s'assurera des meilleurs moyens d'égoutter l'eau qui séjourne à la base de la levée du Bonnet Carré, rive droite, et fera une estimation du travail à faire, et qu'il fera un rapport à ce sujet au jury.

—Dimanche matin, les restes de Mme Charles Eifer, née Bonnoyer, ont été transportés de la paroisse Iberville à St-Jean-Baptiste. Mme Eifer est décédée la veille à l'âge de 25 ans.

Nous offrons nos condoléances à la famille.

Le *Réveil*, St-Martinville, paroisse St-Martin, du 13 septembre :

Les nouvelles qui nous arrivent des récoltes ne sont pas très satisfaisantes. Dans la partie orientale de la paroisse, une section seule a été favorisée par une ondée qui a donné quelque vigueur aux plantes. Dans la partie occidentale, pas de pluie ; le temps se maintient trop au beau. Dans le haut de la paroisse, pas de changement.

Si ce temps dure encore une quinzaine de jours, nous aurons assurément une diminution d'un tiers dans la ville ; déjà plusieurs familles en manquent. Nos rues sont tellement poussiéreuses, que la moindre rafale soulève des nuages qui se répandent dans les magasins et résidences.

—Depuis que, sur plusieurs habitations, le cueillette de coton a commencé, on voit les samedis et dimanches, un peu plus de monde circuler dans nos rues, et une augmentation dans la circulation monétaire.

Nos marchands volent, avec bonheur, s'éloigner les jours qu'ils ont eus à traverser, depuis la terrible crise financière qui vient de bouleverser, non seulement notre État, mais tous les Etats-Unis. On voit renaître sur leurs visages, auparavant si tristes, un rayon de joie, et ils se préparent à bourrer de marchandises d'hiver leurs étagères.

—Il y a une dizaine de jours de cela, la manufacture de graine de coton subissait un essai de courte durée, qui a été fort satisfaisant. L'huile que les promoteurs ont obtenue est d'une bonne qualité M. Lacaze, qui s'était rendu à la Nouvelle-Orléans par affaire, nous est revenu à la fin de la semaine dernière, et, depuis mardi dernier, la manufacture fonctionne ; les huiles coulent à flots ; en un mot, tout marche comme par enchantement.

L'établissement donnera de l'emploi à vingt-quatre individus, qui y seront employés jour et nuit. M. M. Rousseau et Lacaze ont trouvé la quantité de graine de coton nécessaire pour l'alimenter pendant longtemps. Ils ont mis en campagne des gens qui ont une grande expérience et qui obtiendront, avec beaucoup de facilité tous les avantages désirables, pour accélérer le progrès de cette industrie.

Les travaux continueront longtemps, car toutes les machines fonctionnent admirablement.

—Les commis voyageurs pullulient dans la ville, depuis quelques jours ; plusieurs d'entr'eux ont de véritables magasins qu'ils étalent aux yeux des marchands qui n'ont que l'embarras du choix. Ces derniers n'ont plus besoin de se déranger, de se rendre dans la grande cité pour faire leurs achats ; ils peuvent choisir un assortiment à leur fantaisie. Ce sont, en vérité, de grandes facilités qui leur sont offertes.

Nous publierons, demain, mercredi, la suite de nos nouvelles de la Louisiane.

De l'éminent Dr H. R. Hopson, de Memphis, Tenn.

J'ai fait usage de **Celdem's Liquid Beef Tonic** dans bien des cas de phthisie et de débilité générale, et j'ai trouvé excellent comme nourriture saine, tonique et stimulant. (N'en prenez pas d'autres des pharmaciens.)

La *Gazette de Cologne* affirme que l'on se trompe, en Angleterre, si l'on croit que l'Allemagne fera une démonstration contre la France à cause du bombardement de Fou-Tchéou.

"Nous avons, ajoute le journal allemand, bien plus regretté le bombardement d'Alexandrie que celui de Fou-Tchéou, et, malgré cela, nous avons laissé l'Angleterre faire tranquillement ce qu'elle voulait.

"Nous n'avons pas l'intention de jouer en politique le rôle de Don Quichotte et de tirer les marrons du feu pour les autres, et nous le ferions encore moins pour l'Angleterre que pour toute autre nation."

La *Nouvelle Presse libre* considère comme probable que la Chine, fidèle à la politique qu'elle a suivie jusqu'à présent, ne voudra rien précipiter, espérant toujours que l'Angleterre, dont les intérêts commerciaux souffriraient beaucoup d'une guerre franco-chinoise prolongée, finira par venir à son secours. Le bombardement de Fou-Tcheou, dit le journal viennois, aurait pour conséquence d'amener de nouvelles dissensions entre l'Angleterre et la France, lesquelles prendraient surtout, si la guerre se prolongeait, le caractère bien plus sérieux que l'antagonisme qui était résulté de l'occupation de l'Egypte par l'Angleterre.

La *Nouvelle Presse libre* conclut en disant que l'amitié de la France et de l'Angleterre, qui avait reçu une forte atteinte en Egypte, "n'est évaporée avec la fumée qui s'échappait des canons français devant l'arsenal de Fou-Tcheou."

La *République Française*, du 3 septembre :

Le dernier mot de l'un des télégrammes arrivés de Chine : "Les équipages français sont à toute épreuve," a été particulièrement goûté, et l'opinion ne s'est pas trompée sur le grand effet que ce mot a certainement produit au dehors ; on connaît trop en France, le caractère élevé et sérieux de nos officiers de marine pour penser qu'ils aient été abusés, même un moment par leur victoire et qu'ils aient succombé à un accès de jactance et de vanité. Il est évident que c'est après avoir fait l'expérience des redoutables engins de guerre dont ils disposent qu'ils ont porté ce jugement destiné à communiquer au pays la confiance dont ils sont eux-mêmes animés. Ils ont parlé après l'événement pour dire ce qui les a le plus frappés, et c'est précisément la valeur de leur matériel autant que la valeur de leurs soldats. De celle-ci, nul ne pouvait douter ; de celle-là, il était bon de faire l'épreuve. Maintenant qu'elle est faite, notre armée de mer se sent sûre de sa force.

Cette sécurité ne peut que s'étendre de la flotte à l'armée de terre, qui a tant travaillé depuis quatorze ans, cette armée qui n'a jamais démérité de la France, se jugeant à un régime aussi nouveau que la tactique qu'elle étudie et que les armes qu'elle porte. Elle aussi, fidèle autant que dévouée, pourrait se dire à toute épreuve, et c'est là ce qui réjouit le cœur retrempé de la France républicaine.

Le *Temps* :

L'Angleterre prend, en vérité, mal son temps pour les manifestations de mauvais vouloir auxquelles ses journaux se laissent aller contre nous. L'Angleterre a des difficultés de plusieurs sortes, elle est vulnérable sur plusieurs points, et elle manque d'amis. Elle en avait un dans la personne de la France, et elle est en train de le perdre. Elle cherche à remplacer notre amitié par celle de l'Allemagne dont elle se dit la cousine germaine, l'alliée naturelle, et l'Allemagne ne répond à ses avances que par le défi. Non. Mais il semble être dans le vrai quand il dit qu'il est local. Je ne sais toujours demandé pourquoi les médecins, qui sont généralement sensibles et d'esprit positif, veulent à toute force que le choléra ne puisse éclater chez nous sans être *importé* d'Asie—fût-ce par un vieux chapeau de matelot, oublié depuis quinze ans dans un coin, où les rats l'ont à moitié dévoré. Quand le choléra éclate, aux Indes, c'est par suite d'une inondation, des émanations d'un fleuve malsain et putréfié sous les rayons du soleil torride. Si nous avons en France des étendues d'eau malsaine et un soleil brûlant, pourquoi le choléra ne se produirait-il pas spontanément ?

Du reste, peu importe. Ce qu'il y a de certain, c'est que la violence du fléau s'est, avec l'acclimatation, considérablement atténuée. Pensez donc, voilà deux mois passés que cela dure et, au point de départ, au foyer indigène, on compte cinq, six décès par jour. A Paris, en avril 1832, on comptait 4 à 500 décès quotidiens, et Paris n'était alors que 770.000 habitants, pas tout à fait dix fois plus que Toulon actuel. Où voit la différence dans la proportion.

On a dit et répété à satiété qu'une fois le choléra dans une ville, les conditions hygiéniques ne faisaient plus rien ; que les riches étaient frappés comme les pauvres, les quartiers aérés comme les quartiers sans air et sans lumière.....

La statistique démontre pleinement le contraire. Ainsi, à Paris, les quartiers les plus atteints, en 1832, ont été Popincourt et le faubourg Saint-Antoine, la Cité, les Invalides et le Gros Caillou, Saint-Jacques, Saint-Michel.....

Les quartiers du centre, au contraire, plus propres, mieux nettoyés, mieux aérés, sont relativement épargnés.

Quant au pesage qu'à Marseille, ville de 360,000 habitants,—comme Saint-Pétersbourg, en 1832, nous avons eu 310 décès seulement—tandis qu'à Saint-Pétersbourg, en 1832, on en a eu près de 5,000.....

Certes, 310, c'est beaucoup encore—c'est trop. Mais, par comparaison, quelle diminution considérable !.....

Du reste, l'auteur ajoute la remarque suivante :

Le nombre des malades, et par conséquent, l'intensité de la maladie diminue, au fur et à mesure que le fléau s'avance vers l'ouest, et qu'en passant des races slaves qu'il a ravagées, il arrive à la race latine, la maladie perd énormément de sa gravité. (*Gazette d'Augsbourg*)

Comme nous avons eu depuis lors une demi-douzaine d'épidémies dont chacune a été moins meurtrière que la précédente, nous pouvons ajouter foi à cette rédaction.

Celle de 1873 même a été si faible qu'elle a passé presque inaperçue.

Si nous en avons une cette année, il est à croire qu'elle serait plus anodine encore, surtout si, malgré la saison des fruits, les Parisiens restent à pen près raisonnables et ne font pas trop d'excès.

Le choléra ne prend que là où il trouve le terrain préparé.

Décédée hier matin, à 3 heures et demie, à l'âge de 72 ans 9 mois et 21 jours Dame Veuve PIERRE JONCHERAY, native d'Angers, département de Maine-et-Loire, France, à parents, amis et connaissances des familles A. J. Jonchery, Joseph Chapin, Thomas Kelley, R. Caillavet, A. Allibert et A. Grass, ainsi que la Société du Pélican sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu ce matin à 10 heures. Le corps est exposé au No 815 rue Grands-Hommes, cote Elysée.

De la part de la famille.

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux, les meilleurs crus, reçus de manière du premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Julien véritable, etc, etc, etc.
AUX PRIX LES PLUS BAS POSSIBLES.

VENTE DE CONSTABLE.

C. C. Piper vs Charlotte Shepherd.

QUATRIÈME COUR DE CITÉ de la Nlle-Orléans, No 7685—En vertu d'un writ de fieri facias, à moi adressé par l'Honorable Chas. G. Ogden, juge du quatrième district de Cité de la Nouvelle-Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse d'encan Acadie, rue Magazine, entre Gravier et Passage Natchez, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 18 octobre 1884, à midi, de la propriété ci-dessous décrite, à savoir :

Tous les droits, titres et intérêt de Charlotte Shepher, dans un certain lot de terre avec toutes les améliorations qui s'y trouvent, situé comme lot 5, lot 54 nouveau plan de Carrollton, borné par les rues Burdette Washington, Quatrième et Plum, dans le Tous District de cette ville, le dit lot mesure 30 pieds de face à la rue Burdette sur une profondeur de 120 pieds entre lignes parallèles, acquis par acte spécial devant P. Delpel, notaire, le 14 février 1871.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

FRANK CARAMBAT.
Constable.

16 sept—16,23,30—oct 7,14,18

NATTES NOUVELLES DE CHINE
A BAS PRIX,
A. Brousseau's Son,
23 et 25 rue de Chartres.
Rideaux de Dentelle à $1 50 la paire—demi-double.
STORES DE FENETRES,
TOILES-CIREES,
TAPIS.
Nouveautés des dernières genres.
20 mars—1an

Agence d'Emigration Française
LE SOUSSIGNÉ a ouvert à St-Paul, Minnesota, une agence d'émigration française. Il sollicite les ordres de MM. les planteurs de la Louisiane qui auraient besoin d'ouvriers ou de fermiers. Ceux qui auraient des terres à vendre ou à céder à quelque condition que ce soit, son prêts à s'adresser lui, en lui envoyant les renseignements nécessaires.
F. C. BOUCHER, Directeur,
104 E. Third street,
Presley Block, St-Paul, Minn
19aa

DOCTEUR HERARD, Spécialiste français, 149 rue Royale. Heures de consultations de 9 à 11 a. m. et de 2 à 5 p. m.
Le Dr HERARD fait une spécialité du traitement des Hémorrhoïdes sans opération chirurgicale. Toutes affections de la peau et syphilitiques radicalement guéries. Une cure complète est garantie dans tous les cas qu'il entreprendra.
Consultations gratuites pour les pauvres le lundi, jeudi et mardi. On traite par correspondance.
23 août—1m

Trois faits, dit le *Diritto*, organe du premier ministre d'Italie, caractérisent l'attitude de l'Allemagne : 1° son rapprochement de la France survenu à la dernière heure ; 2° son appui assuré aux entreprises françaises, qui en est la conséquence ; 3° le retard apporté à l'envoi des deux cuirassés chinois, retenus dans les ports de la Baltique. Ces faits prouvent que le cabinet de Berlin incline du côté de la France, bien qu'il ne lui déplaise pas de voir la guerre avec la Chine lui fournir l'occasion de jouer le rôle commode et agréable de conciliateur, au bénéfice de sa propre influence, surtout à Paris.

L'Allemagne aurait aidé la Chine sous main et la Russie ne se fût rapprochée de la ligne des deux Etats conservateurs du centre ; mais, ayant gagné le cabinet de Saint-Pétersbourg et l'ayant encouragé, lui aussi, aux entreprises en Asie et s'étant, d'un autre côté, mise en conflit avec l'Angleterre à propos de ses nouvelles colonies, il est logique que l'Allemagne penche du côté de la République.

Parmi les éventualités lointaines de cette guerre, on peut prévoir que la Russie en profitera pour se rendre maître de toute la région mongolienne et du Turkestan chinois ; qu'une collision alors aurait lieu entre Russes et Anglais aux frontières de l'Afghanistan, qu'enfin le Japon, cette Angleterre de l'Asie orientale, interviendrait en qualité de puissance intelligente et avancée pour s'assurer des avantages dans le grand archipel qui l'environne.

Annonce-nous le choléra à Paris ? écrit Georges Grison, dans le *Figaro*. Je n'en sais rien. Mais je commence à espérer que non. Il s'étend, en effet, dans les villages d'une seule contrée, moissonnant les victimes que lui offrent toutes préparées la négligence, la saleté, le mépris absolu de l'hygiène. Il se *localise*. Il prend les caractères d'une épidémie particulière, comme il y en a chaque année dans certaines contrées—comme nous en avons eu à Paris dernièrement — rougeole, fièvre typhoïde, etc.

Le docteur Fauvel aurait-il donc raison en disant que le choléra de Toulon n'était pas asiatique, mais européen ? Non. Mais il semble être dans le vrai quand il dit qu'il est local. Je me suis toujours demandé pourquoi les médecins, qui sont généralement sensibles et d'esprit positif, veulent à toute force que le choléra ne puisse éclater chez nous sans être *importé* d'Asie—fût-ce par un vieux chapeau de matelot, oublié depuis quinze ans dans un coin, où les rats l'ont à moitié dévoré. Quand le choléra éclate, aux Indes, c'est par suite d'une inondation, des émanations d'un fleuve malsain et putréfié sous les rayons du soleil torride. Si nous avons en France des étendues d'eau malsaine et un soleil brûlant, pourquoi le choléra ne se produirait-il pas spontanément ?

Du reste, peu importe. Ce qu'il y a de certain, c'est que la violence du fléau s'est, avec l'acclimatation, considérablement atténuée. Pensez donc, voilà deux mois passés que cela dure et, au point de départ, au foyer indigène, on compte cinq, six décès par jour. A Paris, en avril 1832, on comptait 4 à 500 décès quotidiens, et Paris n'était alors que 770.000 habitants, pas tout à fait dix fois plus que Toulon actuel. Où voit la différence dans la proportion.

On a dit et répété à satiété qu'une fois le choléra dans une ville, les conditions hygiéniques ne faisaient plus rien ; que les riches étaient frappés comme les pauvres, les quartiers aérés comme les quartiers sans air et sans lumière.....

La statistique démontre pleinement le contraire. Ainsi, à Paris, les quartiers les plus atteints, en 1832, ont été Popincourt et le faubourg Saint-Antoine, la Cité, les Invalides et le Gros Caillou, Saint-Jacques, Saint-Michel.....

Les quartiers du centre, au contraire, plus propres, mieux nettoyés, mieux aérés, sont relativement épargnés.

Quant au pesage qu'à Marseille, ville de 360,000 habitants,—comme Saint-Pétersbourg, en 1832, nous avons eu 310 décès seulement—tandis qu'à Saint-Pétersbourg, en 1832, on en a eu près de 5,000.....

Certes, 310, c'est beaucoup encore—c'est trop. Mais, par comparaison, quelle diminution considérable !.....

Du reste, l'auteur ajoute la remarque suivante :

Le nombre des malades, et par conséquent, l'intensité de la maladie diminue, au fur et à mesure que le fléau s'avance vers l'ouest, et qu'en passant des races slaves qu'il a ravagées, il arrive à la race latine, la maladie perd énormément de sa gravité. (*Gazette d'Augsbourg*)

Comme nous avons eu depuis lors une demi-douzaine d'épidémies dont chacune a été moins meurtrière que la précédente, nous pouvons ajouter foi à cette rédaction.

Celle de 1873 même a été si faible qu'elle a passé presque inaperçue.

Si nous en avons une cette année, il est à croire qu'elle serait plus anodine encore, surtout si, malgré la saison des fruits, les Parisiens restent à peu près raisonnables et ne font pas trop d'excès.

Le choléra ne prend que là où il trouve le terrain préparé.

☞ La saison de la chasse commence, en Louisiane, le 1er octobre prochain.

Nous signalons aux chasseurs du bécasseau, de la bécasse, de la bécassine, etc., l'annonce de la pension privée que tient Mme F. Genthier à Ocean-Springs, sur le Bogue Falaya, paroisse St-Tammany, et qui restera ouverte, tout l'hiver, à leur intention.

On nous dit que le gibier sera fort abondant, cette année, dans la paroisse.

Avis officiels.

COMMISSAIRES et greffiers nommés par le commissaire de l'enregistrement dans la paroisse d'Orléans, pour servir à l'élection qui doit avoir lieu le 20 septembre 1884 pour la désignation d'un membre du conseil pour le troisième district représentant le troisième et quatorzième wards, conformément aux dispositions de la section 15 de la loi No 59 de 1877 de l'Assemblée Générale de la Louisiane.

TREIZIEME WARD.

1er Precinct—Commissaires : John B. Coffey, rue Tchoupitoulas, près Lyon ; J. Richardson, rue Robert, près Tchoupitoulas ; J. F. Ernest, Tchoupitoulas et Valence.
Greffier—J. Schneider, Tchoupitoulas et Valence.

2me Precinct—Commissaires : J. S. Alfred Jones, Napoléon et Constance ; L. C. Bower, Soulet et Camp ; J. C. Walton, rue Jena, entre Magazine et Camp.
Greffier—W. H. Arbo, 1542 Tchoupitoulas.

3me Precinct—Commissaires : A. Thomas, Valence et Carondelet ; Jno J. Ryan, Bordeaux et Jersey ; H. H. Arbo, Avenue Napoléon et Laurel.
Greffier—Dennis Downing, Soniat et Carondelet.

QUATORZIEME WARD.

1er Precinct—Commissaires : P. Gallagher, Park et River ; Wm Yeant, rue State, ent Constance et Laurel ; B Williams, Joseph et Laurel.
Greffier—M. Keenan, Octavie et Laurel.

2me Precinct—Commissaires :